

Vendredi saint 2021

Passion de l'évangile selon Jean

En ce temps-là,
après le repas,
Jésus sortit avec ses disciples
et traversa le torrent du Cédron ;
il y avait là un jardin,
dans lequel il entra avec ses disciples.
Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi,
car Jésus et ses disciples s'y étaient souvent réunis.
Judas, avec un détachement de soldats
ainsi que des gardes envoyés par les grands prêtres et les pharisiens,
arrive à cet endroit.
Ils avaient des lanternes, des torches et des armes.
Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver,
s'avança et leur dit :
« Qui cherchez-vous? »
Ils lui répondirent :
« Jésus le Nazaréen. »
Il leur dit :
« C'est moi, je le suis. »
Judas, qui le livrait, se tenait avec eux.
Quand Jésus leur répondit : « C'est moi, je le suis »,
ils reculèrent, et ils tombèrent à terre.
Il leur demanda de nouveau :
« Qui cherchez-vous? »
Ils dirent :
« Jésus le Nazaréen. »
Jésus répondit :
« Je vous l'ai dit : c'est moi, je le suis.
Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. »
Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite :
« Je n'ai perdu aucun
de ceux que tu m'as donnés. »
Or Simon-Pierre
avait une épée ; il la tira,
frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite.

Le nom de ce serviteur était Malcus.

Jésus dit à Pierre :

« Remets ton épée au fourreau. La coupe que m'a donnée le Père, vais-je refuser de la boire ? »

Alors la troupe, le commandant et les gardes juifs
se saisirent de Jésus et le ligotèrent.

Ils l'emmenèrent d'abord chez Hanne, beau-père
de Caïphe, qui était grand prêtre cette année-là.

Caïphe était celui qui avait donné aux Juifs ce conseil :

« Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple. »

Or Simon-Pierre, ainsi qu'un autre disciple, suivait Jésus.

Comme ce disciple était connu du grand prêtre,
il entra avec Jésus dans le palais du grand prêtre.

Pierre se tenait près de la porte, dehors.

Alors l'autre disciple – celui qui était connu du grand prêtre –
sortit, dit un mot à la servante qui gardait la porte,
et fit entrer Pierre.

Cette jeune servante dit alors à Pierre :

« N'es-tu pas, toi aussi, l'un des disciples de cet homme ? »

Il répondit :

« Non, je ne le suis pas ! »

Les serviteurs et les gardes se tenaient là ;

comme il faisait froid,

ils avaient fait un feu de braise pour se réchauffer.

Pierre était avec eux, en train de se chauffer.

Le grand prêtre interrogea Jésus

sur ses disciples et sur son enseignement.

Jésus lui répondit :

« Moi, j'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné à la synagogue et dans le Temple, là
où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette. Pourquoi m'interroges-tu? Ce
que je leur ai dit, demande-le à ceux qui m'ont entendu. Eux savent ce que j'ai dit. »

À ces mots, un des gardes, qui était à côté de Jésus,

lui donna une gifle en disant :

« C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! »

Jésus lui répliqua :

« Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal. Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? »

Hanne l'envoya, toujours ligoté, au grand prêtre Caïphe.

Simon-Pierre était donc en train de se chauffer.

On lui dit :

« N'es-tu pas, toi aussi, l'un de ses disciples ? »

Pierre le nia et dit :

« Non, je ne le suis pas ! »

Un des serviteurs du grand prêtre,

parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille,

insista :

« Est-ce que moi, je ne t'ai pas vu dans le jardin avec lui ? »

Encore une fois, Pierre le nia.

Et aussitôt un coq chanta.

Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au Prétoire.

C'était le matin.

Ceux qui l'avaient amené n'entrèrent pas dans le Prétoire, pour éviter une souillure et pouvoir manger l'agneau pascal.

Pilate sortit donc à leur rencontre et demanda :

« Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? »

Ils lui répondirent :

« S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne t'aurions pas livré cet homme. »

Pilate leur dit :

« Prenez-le vous-mêmes et jugez-le suivant votre loi. »

Les Juifs lui dirent :

« Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. »

Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite

pour signifier de quel genre de mort il allait mourir.

Alors Pilate rentra dans le Prétoire ; il appela Jésus et lui dit :

« Es-tu le roi des Juifs ? »

Jésus lui demanda :

« Dis-tu cela de toi-même, Ou bien d'autres te l'ont dit à mon sujet ? »

Pilate répondit :

« Est-ce que je suis juif, moi ? Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? »

Jésus déclara :

« Ma royauté n'est pas de ce monde ; si ma royauté était de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. En fait, ma royauté n'est pas d'ici. »

Pilate lui dit :

« Alors, tu es roi ? »

Jésus répondit :

« C'est toi-même qui dis que je suis roi. Moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix. »

Pilate lui dit :

« Qu'est-ce que la vérité ? »

Ayant dit cela, il sortit de nouveau à la rencontre des Juifs, et il leur déclara :

« Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation.

Mais, chez vous, c'est la coutume que je vous relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous donc que je vous relâche le roi des Juifs ? »

Alors ils répliquèrent en criant :

« Pas lui ! Mais Barabbas ! »

Or ce Barabbas était un bandit.

Alors Pilate fit saisir Jésus pour qu'il soit flagellé.

Les soldats tressèrent avec des épines une couronne

qu'ils lui posèrent sur la tête ;

puis ils le revêtirent d'un manteau pourpre.

Ils s'avançaient vers lui

et ils disaient :

« Salut à toi, roi des Juifs ! »

Et ils le giflaient.

Pilate, de nouveau, sortit dehors et leur dit :

« Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez

que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »
Jésus donc sortit dehors,
portant la couronne d'épines et le manteau pourpre.
Et Pilate leur déclara :
« Voici l'homme. »
Quand ils le virent,
les grands prêtres et les gardes se mirent à crier :
« Crucifie-le! Crucifie-le! »
Pilate leur dit :
« Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »
Ils lui répondirent :
« Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. »
Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte.
Il rentra dans le Prétoire, et dit à Jésus :
« D'où es-tu? »
Jésus ne lui fit aucune réponse.
Pilate lui dit alors :
« Tu refuses de me parler, à moi ?
Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te relâcher, et pouvoir de te crucifier ? »
Jésus répondit :
« Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; c'est pourquoi celui qui m'a livré
à toi porte un péché plus grand. »

Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher ;
mais des Juifs se mirent à crier :
« Si tu le relâches, tu n'es pas un ami de l'empereur.
Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. »
En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ;
il le fit asseoir sur une estrade
au lieu dit le Dallage
– en hébreu : Gabbatha.
C'était le jour de la Préparation de la Pâque,
vers la sixième heure, environ midi.
Pilate dit aux Juifs :
« Voici votre roi. »
Alors ils crièrent :
« À mort ! À mort ! Crucifie-le! »
Pilate leur dit :
« Vais-je crucifier votre roi ? »
Les grands prêtres répondirent :
« Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. »
Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié.

Ils se saisirent de Jésus.
Et lui-même, portant sa croix,
sortit en direction du lieu dit Le Crâne (ou Calvaire),
qui se dit en hébreu Golgotha.
C'est là qu'ils le crucifièrent, et deux autres avec lui,
un de chaque côté, et Jésus au milieu.
Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix ;
il était écrit :
« Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. »

Beaucoup de Juifs lurent cet écriteau,
parce que l'endroit où l'on avait crucifié Jésus était proche de la ville,
et que c'était écrit en hébreu, en latin et en grec.
Alors les grands prêtres des Juifs dirent à Pilate :
« N'écris pas : "Roi des Juifs" ; mais :
"Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs." »
Pilate répondit :
« Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

Quand les soldats eurent crucifié Jésus,
ils prirent ses habits ;
ils en firent quatre parts, une pour chaque soldat.
Ils prirent aussi la tunique ;
c'était une tunique sans couture,
tissée tout d'une pièce de haut en bas.
Alors ils se dirent entre eux :
« Ne la déchirons pas, désignons par le sort celui qui l'aura. »
Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture :
Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement.
C'est bien ce que firent les soldats.

Or, près de la croix de Jésus se tenaient sa mère
et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas,
et Marie Madeleine.
Jésus, voyant sa mère,
et près d'elle le disciple qu'il aimait,
dit à sa mère :
« Femme, voici ton fils. »
Puis il dit au disciple :
« Voici ta mère. »
Et à partir de cette heure-là,
le disciple la prit chez lui.

Après cela, sachant que tout, désormais, était achevé
pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout,
Jésus dit :
« J'ai soif. »
Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée.
On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre
à une branche d'hysope,
et on l'approcha de sa bouche.
Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit :
« Tout est accompli. »
Puis, inclinant la tête,
il remit l'esprit.

Chers sœurs et frères en Christ,

Nous connaissons bien le récit de la Passion que nous venons d'entendre. C'est l'histoire d'un chemin qui conduit, contre toute attente, à la Vie, l'histoire d'une mort, vaincue, s'ouvrant sur une vie autre, nouvelle, éternelle... l'histoire d'une condamnation à mort qui se solde par la condamnation de la mort elle-même !

Dans ce contexte, la croix peut être comprise comme un passage obligé. Et c'est bien ainsi que la plupart d'entre nous l'ont appris au catéchisme. Il faut que Jésus soit crucifié pour porter nos péchés et pour nous permettre ainsi d'accéder, avec lui, à la vie éternelle... comme si Dieu avait besoin d'un bouc émissaire, « d'une victime expiatoire » pour payer le prix de nos fautes, pour nous racheter, pour chasser notre impureté et remettre nos comptes à 0.

Je ne vous cache pas ma perplexité, chers sœurs et frères, et j'avoue que j'ai toujours eu du mal à me faire à l'idée d'une pareille transaction qui n'est en fait rien d'autre qu'un sacrifice humain : une mort en échange de la vie. Sacrifice unique et parfait dit-on, certes, mais sacrifice quand même, culminant à la fin de la Passion de l'évangile selon Jean, par ce « tout est accompli » que l'évangéliste place dans la bouche de Jésus avant que ce dernier ne meure... comme si ça devait arriver, comme si cette crucifixion constituait le passage obligé pour que le plan de Salut s'ouvrant sur le matin de Pâques puisse se réaliser.

Sacrifice incontournable... vraiment ?

Dans la prière de Jésus se situant juste avant le récit de la Passion, un verset retient notre attention et nous invite à changer notre regard sur les événements du Vendredi saint, à considérer la croix à partir d'un autre point de vue. Il s'agit de cette parole de Jésus : « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. »

« La vie éternelle,
c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu,
et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. »

Dans cette perspective, la vie éternelle ne correspond pas à un aboutissement, à ce qui vient à la fin d'un temps donné, plus précisément, à la fin d'une existence terrestre, lorsqu'un certain nombre d'étapes ont été franchies : pour Jésus, la mort sur la croix. Et pour nous, notre propre mort, précédée d'une vie dans la foi.

Par ailleurs, selon le propos de Jésus, la vie éternelle ne renvoie pas non plus à une durée sans fin ; il ne décrit pas la vie éternelle comme une vie qui n'en finit pas.

Mais dans la compréhension de Jésus, la vie éternelle correspond à une connaissance de Dieu. Cette connaissance est à comprendre comme dans la bible hébraïque, comme une relation étroite, intime, et vivante. Accéder à la vie éternelle, c'est donc être en relation avec Dieu, c'est être relié, connecté à un Autre, au Tout-autre.

Dès lors, en parlant de vie éternelle, Jésus ne nous renvoie pas tant à une étape à situer dans une chronologie, ni à une durée, mais fondamentalement, à une qualité de vie, à une manière d'être.

En relisant le récit de la Passion à partir de là, notre compréhension change du tout au tout. La croix ne renvoie plus à un sacrifice nécessaire pour apaiser les foudres de Dieu déclenchées par nos péchés, mais l'ensemble du chemin de croix se présente comme révélateur : révélateur de l'être humain qui connaît Dieu, qui l'accueille au fond de son être pour être pleinement en Lui et par Lui... Ainsi pourrions-nous dire que Jésus est d'une certaine manière déjà ressuscité lorsque sa Passion commence !

Vous êtes peut-être tout comme moi saisi par le contraste entre l'attitude de Jésus et celles des nombreux protagonistes intervenant tout au long du récit de la Passion.

D'un côté, une agitation presque assourdissante, une machine qui s'emballe, avec des calculs et des jeux politiques, des individus pris dans une espèce de vent de panique où les uns et les autres se crispent et s'agrippent pour sauver leur pouvoir, leur réputation, voire leur peau, ou tout simplement leur place au sein de la meute... bref, une foule d'esclaves de leurs peurs, de leurs ambitions, de leurs émotions, des influences et du regard des autres, et de leur volonté d'entrer dans un moule !

Et à l'extrême inverse, Jésus rayonne quelque chose de foncièrement serein : une profonde paix intérieure, loin des stratégies et des calculs politiques et opportunistes, une profonde liberté d'être qui ne se laisse atteindre par rien, pas même par la mort.

C'est à partir de cette profonde liberté qui rayonne de la personne du Christ tout au long du récit de la Passion, liberté qui trouve son ancrage dans une confiance inébranlable en Dieu, voire dans une « communion existentielle » avec le Père, que nous pouvons comprendre et percevoir la notion de vie éternelle. Cette liberté s'avère d'autant plus saisissante qu'elle est confrontée à un chaos meurtrier.

La Bonne nouvelle de l'Évangile ne réside dès lors pas dans l'annonce d'une vie après la mort grâce au sacrifice de Jésus qui a payé nos méchancetés sur la croix, à condition que nous croyions en Dieu et que nous accomplissions quelques bonnes actions.

Mais la Bonne nouvelle s'inscrit dans l'ici et le maintenant ! L'Évangile nous annonce, bien plus, l'Évangile nous révèle au travers de la personne de Jésus une manière de vivre libre, en paix avec soi-même et avec les autres, réconciliée avec soi-même et avec le monde... une manière de vivre où l'éternité fait déjà irruption dans notre temps, où chaque présent est appelé à la plénitude... une manière de vivre qui dépasse la mort sous toutes ses formes.

Pour être plus concret, nous pourrions dire : l'Évangile nous renvoie à un possible où chaque présent fait place à une paix et à une liberté intérieures pleinement vécues, quoi qu'il arrive, même face aux épreuves et à la mort, même dans la mort... un peu comme lorsque nous aimons très fort et que nous nous sentons aimés : alors le temps ne s'exprime et ne se vit plus en terme de durée, mais d'infini, d'éternité justement.

Cette vie éternelle, cette extraordinaire qualité de vie, s'offre à nous dans la foi, c'est-à-dire, dans la confiance, en Dieu et en la Vie, dans une « manière d'être » ouverte et reliée à l'éternel. Parce qu'un présent relié à l'éternité se remplit lui-même d'éternité. Et un présent rempli d'éternité suscite tant la liberté face à toute forme d'emprise et d'esclavage que le dépassement : dépassement des contingences, dépassement de la mort, dépassement de soi-même.

Inversement, la rupture du lien entre l'humain et le divin, entre le présent et l'éternel, nous confronte au repli sur soi, à la solitude existentielle, à la peur et à la mort. C'est cette rupture de lien entre l'humain et le divin que l'on appelle péché dans la Bible. En effet, ce n'est pas lorsque nous sommes vilains que nous sommes pécheurs, mais c'est lorsque nous sommes coupés, de Dieu, des autres, et du coup, de nous-mêmes.

Si le récit de la Passion de Jésus nous révèle la vie éternelle comme le fruit d'une relation vivante à Dieu, la croix nous rappelle aussi que la confiance ne va pas de soi.

Faire confiance en Dieu et en la vie, lâcher prise et nous laisser habiter par le divin, faire l'expérience de la paix intérieure et de la liberté ouvrant des perspectives même au-delà de la mort : cela implique un changement radical, une conversion, d'une certaine manière, une mort.

L'apôtre Paul parle de la mort du vieil homme qui vit en nous pour faire place à l'homme nouveau, à l'homme qui a trouvé sa liberté dans la foi, à l'homme qui est déjà entré dans la vie éternelle, ici et maintenant.

Je crois qu'en ce Vendredi-Saint, nous sommes appelés à vivre une mort. A mourir, ou du moins, à laisser mourir en nous ce qui nous empêche de faire confiance à Dieu et en la vie, ce qui nous empêche de nous sentir proches de Dieu, des autres et de nous-mêmes. Mort de nos assurances, de nos convictions, de nos ambitions de pouvoir, de nos stratégies et de nos calculs, de notre besoin viscéral de plaire, pour tout simplement vivre, vivre une vie pleine, qui a du sens et de la saveur, une vie libre qui se sait portée quoi qu'il arrive, une vie ressuscitée qui dépasse les limites du temps et de la réalité visible.

Oui, nous sommes appelés à vivre une mort, en ce Vendredi saint, mais pas seulement aujourd'hui. Le propre de la vie chrétienne réside justement dans ce perpétuel passage de la mort à la vie, de la mort du vieil homme en nous à l'émergence de l'humain ressuscité, de l'humain à l'image de Dieu incarné par le Christ.

Je vous souhaite, chers sœurs et frères en Christ, d'entrer dans cette dynamique de foi et de confiance, pour que votre existence devienne une Pâques perpétuelle, un passage de la mort à la vie, et que votre quotidien s'illumine d'étincelles d'éternités, quoi qu'il arrive, jusqu'au jour où nous entrerons dans la plénitude de sa lumière !

Amen

Pasteur Christophe Kocher